

Actualités scientifiques

Livres

Recension

Bernadette LIZET, Jacqueline MILLIET (dir.), *Animal certifié conforme. Déchiffrer nos relations avec le vivant*. Paris, Dunod, Muséum national d'histoire naturelle, 2012, 265 p.

Ce livre collectif est né de l'idée d'un contrôle croissant des espèces animales pour être exploitées ou pour être protégées, pour être gérées dans les deux cas, et de la multiplication, à l'échelle mondiale, des normes destinées à assurer ces objectifs. En ce sens, le beau titre *Animal certifié conforme* s'avère juste et excellent. En revanche, on peut regretter que le sous-titre laisse croire en une approche qui n'est pas celle du livre, comme les deux directrices l'annoncent d'ailleurs dans leur introduction en affirmant qu'il ne s'agit pas d'étudier les relations des hommes avec les animaux mais les relations entre les hommes à propos des animaux. On peut se demander s'il n'y a pas eu une intervention de l'éditeur pour être plus en adéquation avec l'attente du public et des médias tant il est de plus en plus évident de nos jours que ceux-ci s'intéressent plus aux animaux qu'aux discours et aux gestes des hommes à leur propos, qu'ils préfèrent les animaux réels aux animaux prétextes.

Mais pour qui s'intéresse aussi à ceux-là voici un livre bien construit, passionnant parce qu'il fait réfléchir à chaque instant, important parce qu'il approfondit une approche développée ça et là depuis plusieurs années concernant les animaux de la discorde et qu'il l'élargit en montrant que les conflits ou les discussions peuvent aboutir, selon les cas, aux animaux du renoncement ou du compromis, voire de la concorde. Avec de nombreux exemples concrets, très divers dans leur typologie, leur géographie, leur population humaine, souvent suggestifs et permettant une réflexion à l'échelle mondiale, l'ouvrage propose donc de voir comment des hommes engagés dans des relations avec des animaux se trouvent entraînés dans des contacts, des débats, des conflits avec d'autres hommes tout

aussi engagés, notamment à propos de normes nouvelles, souvent internationales, proposées, acceptées, rejetées, adaptées.

La première partie, intitulée « Confrontations des savoirs », présente trois conflits : autour d'un perroquet amazonien, entre braconniers, protecteurs locaux, instances et protections européennes, autour des poissons migrateurs de la Seine, entre écologistes, administration, promoteurs d'une petite hydroélectricité, autour des micro-organismes intervenant dans la fabrication du fromage de Salers, entre fabricants, administrations locales, instances françaises et européennes productrices des normes sanitaires. Les auteurs montrent d'excellente manière comment se mettent en place ces confrontations de savoirs, comment cela oblige chaque partie à découvrir et discuter ceux des autres et comment cela entraîne des hybridations de représentations et de pratiques, notamment en voulant trouver des compromis.

La seconde partie (« Compétences marginalisées ») rassemble des cas de savoirs locaux ou professionnels qui n'arrivent plus ou n'arrivent pas encore à se faire entendre des autres praticiens, des instances, des opinions publiques, parce qu'ils sont portés par des professions en déclin (les bouchers abatteurs français), décriées (les pasteurs nomades du Niger) ou nouvelles (éleveurs français d'autruches, herbassiers ovins du Midi de la France : des éleveurs sans terre, itinérants). Il est bien montré comment et souvent pourquoi les représentations et les compétences, anciennes ou récentes, de ces groupes ne sont plus ou pas encore écoutées voire acceptées par les autres.

La troisième partie (« Conflits désamorçés ») présente des exemples d'« enveloppement des conflits potentiels », comme l'écrivent Bernadette Lizet et Jacqueline Milliet dans une introduction mettant bien en lumière la problématique du livre, chose pas toujours évidente à cerner dans nombre d'ouvrages

collectifs. Les quatre cas étudiés illustrent la diversité du concept qui est souvent plus un désir de certains acteurs qu'une réalité concrète : essai de mise en place d'une pêche raisonnée d'un mullet jaune africain, installation de quelques pigeonniers en banlieue parisienne pour concilier défenseurs et détracteurs des pigeons urbains, échange de regards entre la population locale, une ethnologue et une éthologue à propos du lémur noir de Madagascar, règles déontologiques personnelles d'un collectionneur de papillon pour faire accepter une passion basée sur la mort des bêtes dans une société occidentale de plus en plus sensible à cet aspect.

La lecture de cet ouvrage stimulant suscite de multiples questions ou réflexions ; je n'en évoque brièvement que deux qui courent au fil des contributions. La première concerne une volonté croissante de concilier des pratiques contraires : chasse/pêche et protection d'un perroquet amazonien ou d'un mullet jaune africain, pastoralisme bovin et réserve naturelle, migration des poissons et barrages hydroélectriques, etc. Comme si, après avoir prôné la maîtrise de la nature et beaucoup détruit au XIX^e siècle, voulu protégé, sans toujours le faire, au XX^e siècle, on ne voulait ou ne pouvait plus choisir entre exploitation et protection de la nature, notamment de la faune, en ce XXI^e siècle, quitte à mettre en place des projets d'exploitation durable, qui sont en fait des projets de destruction rallongée ou retardée tant les résultats concrets sont maigres pour la protection des espèces, de l'avis même des acteurs et des observateurs, quitte aussi, en sens inverse, à prôner et favoriser une introduction ou une conservation de la faune dans le milieu le plus anthropisé, le monde urbain, au nom d'une « écologie de la réconciliation » illustrée dans cet ouvrage par le cas des pigeons mais qu'on sait aussi être de plus en plus mise en oeuvre pour d'autres animaux (renards, chevreuils...) investissant les cités par les couloirs verts.

Ce refus ou/et cette impossibilité de choisir provient en grande partie, seconde réflexion, d'une

forte valorisation de la « tradition », en l'occurrence de pratiques humaines qu'on n'ose plus ou ne veut plus mettre en cause, notamment si elles sont locales, c'est-à-dire rurales en Occident ou du fait de telle ou telle population sur les autres continents. À lire les textes, il semble que cette valorisation de la tradition est surtout le fait des acteurs occidentaux, voire occidentalisés, comme s'ils craignaient l'avenir, ainsi que le constatent les directrices de l'ouvrage dans leur introduction, et pas seulement pour les animaux comme elles le disent mais pour l'avenir sous toutes ses formes. Or, la valorisation de la tradition, et peut-être la crainte de l'avenir, est aussi le fait des observateurs occidentaux, ici les ethnologues auteurs des contributions, qui soutiennent souvent franchement la conciliation de la tradition et de la protection, voire défendent la première contre la seconde lorsque celle-ci est incarnée par des normes mettant en cause des pratiques. Cette position est gênante pour l'historien que je suis, et ce sera ma seule critique, au sens positif du terme, car ces auteurs se privent de faire l'archéologie de la tradition évoquée, la postulant sans la vérifier, ainsi la chasse au perroquet amazonien serait immuable depuis le XVI^e siècle alors que l'article montre à quel point les acteurs changent leur pratique en fonction des circonstances fluctuantes, ou lui donnant une ancienneté qu'elle n'a souvent pas, comme la fabrication du fromage Salers dont on sait que le développement ne remonte qu'au XIX^e siècle. Du coup, l'opposition souvent factice entre tradition immuable, bonne, et modernité nouvelle, détestable, développée par des acteurs, par exemple des fabricants du fromage Salers, est reprise comme schéma d'analyse par les observateurs alors qu'il me semble qu'il serait plus intéressant de parler d'évolutions, d'adaptations, de raidissements fluctuant dans le temps, c'est-à-dire d'un dynamisme variable des positions des acteurs.

Mais ces remarques disent toute la fécondité de ce livre... à lire.

ÉRIC BARATAY